

Le comité scientifique présidé par l'historien Pascal Blanchard vient de rendre au gouvernement une liste de 315 noms issus de la diversité.

Ce travail doit permettre aux élus d'inscrire, dans l'espace public, ces vies exemplaires mais souvent oubliées.

La Croix s'est attachée à cinq de ces personnalités, qui toutes ont contribué à faire vivre la République française.

Paulette Nardal, pionnière de la négritude

Ils sont venus de loin et ont fait la France

Dessiner de nouveaux visages à la République ; rendre visible des personnalités issues de la diversité, celles des quartiers comme celles des anciennes colonies, qui ont choisi la France, au point parfois de lui offrir leur vie. Le chantier, lancé par le chef de l'État et conduit par le ministre chargé de la ville Nadia Hai, arrive à son terme. La liste de ces figures exemplaires, 315 depuis la Révolution française, a été remise à la ministre cette semaine, avant qu'un site Internet et qu'un recueil téléchargeable ne permette d'accéder librement à leurs fiches biographiques.

Élus et associations sont invités à s'emparer de ce travail, mené par une équipe d'historiens et de sociologues coordonnée par Yvan Gastaut, et sous la direction d'un comité scientifique présidé par l'historien Pascal Blanchard, spécialiste de la colonisation et des immigrations, chercheur associé au Centre d'histoire internationale et d'études politiques de la mondialisation à l'université de Lausanne. Autour de lui, depuis octobre

dernier, ils sont 18 à travailler à ce recueil. Des historiens et des chercheurs comme Pascal Ory, Rachid Benzine ou Naïma Yahy, des artistes et écrivains comme Leïla Slimani ou David Diop, mais aussi des membres de la société civile comme Aïssata Seck ou Salah Amokrane.

Les vies réunies dans cette première recension sont diverses, tant dans leurs origines que dans les différents combats qu'elles ont servis. Artistes, militants, savants, écrivains, sportifs, chercheurs, et même soldats... ils ont inventé, imaginé, versé sang et larmes pour la République. Parfois, l'obscurité a enveloppé leur histoire. Parfois, au contraire, c'est la lumière crue de la célébrité qui a effacé leurs premiers pas d'étrangers ou d'immigrés.

La Croix a choisi de raconter cinq de ces existences singulières. Intellectuelle antillaise en lutte pour l'égalité, jeune Italien footballeur résistant, chanteur kabyle en exil, aviateur amanite tombé au front ou premier comédien noir de la scène française, tous, venus de loin, ont fait la France.



Jean-Louis Achille

Récit réalisé à partir d'entretiens avec l'historien Pascal Blanchard.

Elle fut l'une des premières. À dénoncer les zoos humains, à chercher un chemin au sein de l'espace colonial, à exposer la difficulté d'être « femme » et d'être « noire ». Paulette Nardal a tenu sous son regard lucide la société française de l'entre-deux-guerres. Elle en a scruté les plus infimes mutations, l'a bousculée. Mais il aura fallu, vingt ans après sa mort, l'énergie de quelques historiens pour ramener dans la lumière cette architecte oubliée de la négritude (1).

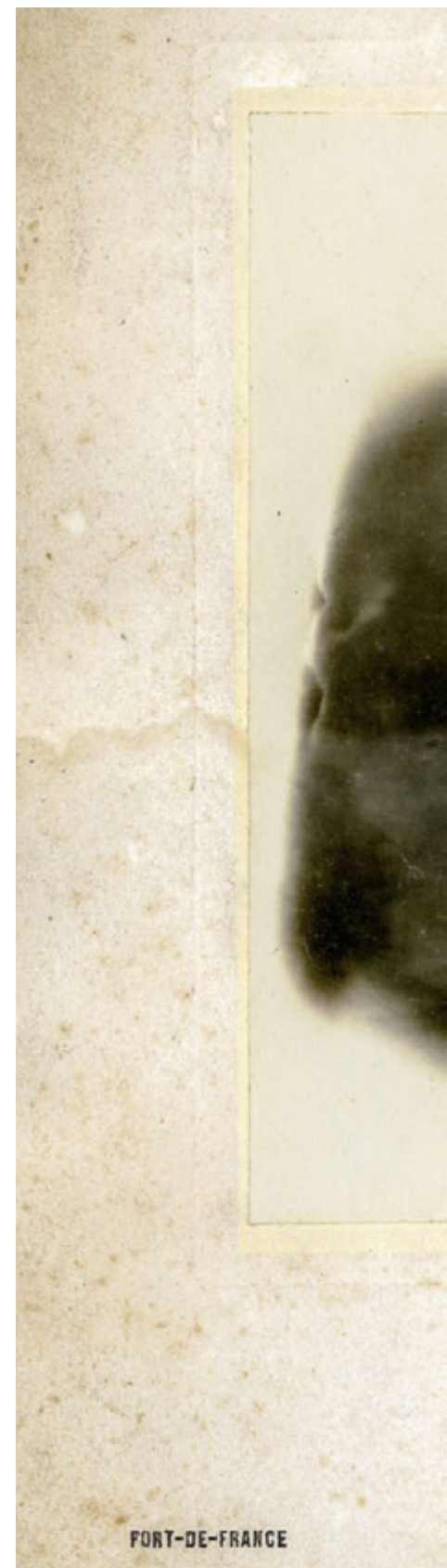
« Césaire et Senghor ont repris les idées que nous avions brandies et les ont exprimées avec beaucoup plus d'étincelles... nous n'étions que des femmes ! Nous avons balisé les pistes pour les hommes », expliquait-elle, dans les années 1970 (2). Puis, plus précise encore, et non sans une pointe d'ironie : « Il est peut-être bon, même si cette influence n'a pas été, à leur avis, décisive, de leur rappeler que ces idées ont eu des promotrices qui, malheureusement, étaient des femmes. »

L'histoire de Paulette commence à la toute fin du XIX^e siècle, dans une famille de la petite bourgeoisie martiniquaise, très proche de l'église et des dominicains. Paul Nardal, son père, est ingénieur en travaux publics, diplômé des arts et métiers. L'un des premiers Noirs à occuper un tel poste, sans doute le premier en Martinique. Sa femme, la mère de Paulette et de ses six plus jeunes sœurs, est institutrice et pianiste accomplie.

La musique, la poésie et l'art en général habitent la maison familiale, où des cloisons en bois légères permettent de former un petit théâtre, au fond de la salle à manger. Chez les Nardal, on préfère la valse à la biguine des bals et des mariages. Paulette étudie le piano, puis le violon, jusqu'à intégrer un orchestre. Comme sa mère, elle devient institutrice. Une existence légère, avant un premier virage soudain. À 24 ans, Paulette décide d'aller étudier, seule, à Paris.

Rares sont les femmes à intégrer l'enseignement supérieur dans ces années 1920. Elle est la première femme noire et antillaise. À la Sorbonne, elle suit des études d'anglais, bientôt rejointe par sa sœur Jane qui s'inscrit en littérature. Sa thèse, elle la consacre à l'écrivaine abolitionniste Harriet Beecher Stowe. « On ne fait pas un diplôme d'études supérieures sur La Case de l'oncle Tom ! », s'étrangle son directeur. Forcée d'élargir son sujet, Paulette tient bon : elle traite, pour la première fois dans un mémoire académique, du sujet « racial ».

Dans ses mémoires, elle s'attarde peu sur son choix de venir « en métropole », comme on dit à l'époque. Peut-être un désir de fuir la société coloniale antillaise. Ou le goût de la liberté, forgé par les discussions entre artistes et intellectuels qui se succèdent à la table familiale.



Mais ce qu'elle décrit précisément, c'est le choc à son arrivée. « *Quelque chose a éclaté*, se souvient-elle. *Nous avons pris conscience de notre différence. À ce moment-là, nous nous sommes éloignées, peut-être sans en avoir pleinement conscience, du modèle blanc.* »

Dans la capitale, les étrangers et les sujets de l'empire colonial sont alors de plus en plus nombreux – venus des Antilles, d'Afrique de l'Ouest, de Madagascar, du Levant, mais surtout d'Indochine, d'Algérie, du Maroc et de Tunisie. Exclue pour la plupart de la nationalité française et activement surveillés par les autorités, les « coloniaux » irriguent la vie militante comme la création littéraire et artistique. En 1921, l'écrivain guyanais René Maran reçoit le prix Goncourt pour *Batouala*, véritable roman nègre, ●●●

Paulette Nardal. Archives
Louis Thomas Achille



repères

Ils font aussi partie des 315

Pauline Viardot, 1821-1910, cantatrice et compositrice.

Camille Mortenol, 1859-1930, colonel de réserve.

Isabelle Eberhardt, 1877-1904, journaliste, reporter de guerre.

Raphaël Élizé, 1891-1945, premier maire noir élu et résistant.

Anatole Lewitsky, 1901-1942, fondateur d'un des tout premiers groupes de résistance.

Joséphine Baker, 1906-1975, vedette de music-hall et résistante.

Raoul Diagne, 1910-2002,

premier footballeur noir en équipe nationale.

Alfred Nakache, 1915-1983, 35 fois champion de France de natation.

Marianne Grunberg-Manago, 1921-2013, biologiste, spécialiste de l'hérédité.

Toumi Djaidja, 1962, initiateur de la Marche pour l'égalité.

monsieur qui distille, avec des manières vieille France, sa conception du « nouveau nègre ».

Mais l'intellectuelle expose aussi ses indignations. En 1930 par exemple, contre l'exhibition d'Africains dans les vitrines des Galeries Lafayette. Ou de « négresses à plateaux » au Jardin d'acclimatation. « *Le métropolitain n'a pas besoin qu'on lui fournisse des nouvelles raisons d'accumuler des idées fausses sur les indigènes des colonies* », siffle-t-elle dans un texte visionnaire, sensible aux infimes changements qui déjà remodelent la société française. En 1930, le député martiniquais Alcide Delmont devient sous-secrétaire d'État aux colonies, tandis que les Parisiens dansent aux rythmes antillais d'Alexandre Stellio à La Boule blanche rue Vavin et d'Ernest Léardée rue Blomet.

Paulette fonde ensuite *La Revue du monde noir*, prolongement public de son salon, en 1931. Quatre ans avant que, dans *L'Étudiant noir* de Césaire, le mot « *négritude* » ne fasse une première apparition. Alors que la capitale s'extasie devant l'exposition coloniale à Vincennes, elle poursuit son objectif : faire le lien entre les populations noires pour défendre leurs intérêts. Au sommaire de cette nouvelle revue, Félix Éboué, administrateur colonial né en Guyane, René Ménil, philosophe martiniquais, René Maran, mais aussi les écrivains américains Claude McKay ou Clara W. Shepard. Paulette signe articles, traductions, poèmes et, en 1932, ce texte : *Éveil de la conscience noire*.

Avec la précision d'un scalpel, elle dissèque. Les contradictions entre le souci de faire du Noir « un vrai Français » et la place subalterne qui lui est assignée. La nécessité de redonner aux Noirs leur fierté. Ou encore l'expérience propre aux femmes de couleur dans la métropole. Moins bien loties que « *leurs congénères masculins aux faciles succès* », elles « *ont ressenti bien avant eux le besoin d'une solidarité raciale qui ne serait pas seulement d'ordre matériel* ». Une antériorité qu'elle revendiquera pour elle-même, au crépuscule de sa vie, face aux figures de la négritude.

L'histoire, entre-temps, aura pesé sur le cours de sa vie. Après s'être opposée à la guerre mussolinienne en Éthiopie, elle tente de rejoindre la Martinique en 1939.

Son bateau est torpillé et Paulette, gravement blessée au genou, handicapée à vie. Elle reste hospitalisée pendant un an en Angleterre, sous les bombes, puis revient sur son île natale, où elle donne des cours d'anglais clandestins aux jeunes Martiniquais qui veulent rejoindre la France libre. Cette période est aussi celle des deuils. Après sa sœur Andrée, décédée d'une méningite, elle perd son neveu, Yves Goussard, résistant déporté à Bergen-Belsen.

Avec la précision d'un scalpel, elle dissèque. Les contradictions entre le souci de faire du Noir « un vrai Français » et la place subalterne qui lui est assignée.

En 1945, Paulette crée le mouvement Le Rassemblement féminin pour inciter les femmes à voter, puis, trois ans après, la revue *La Femme dans la cité*. Hésitante face à la départementalisation de 1946, elle devient, aux États-Unis, la secrétaire particulière de Ralph Bunche, militant pour les droits civiques, puis, durant un an et demi, déléguée à la section des territoires

autonomes à l'ONU. Après cet engagement majeur et épuisant, elle rentre aux Antilles, fonde la chorale Joie de chanter, toujours active en Martinique, et poursuit son engagement pour l'égalité, dans l'esprit de son expérience américaine. L'incendie criminel de sa maison en 1956 met fin à ses activités publiques. Elle décède en 1985.

Paulette Nardal a reçu le titre de commandeur de l'Ordre national de la République du Sénégal par Léopold Sédar Senghor en 1966 et la Légion d'honneur en 1975, sans que soit reconnue alors sa place dans l'histoire de la « cause noire », aux Antilles, dans la France hexagonale et aux États-Unis. Il faudra attendre la réédition intégrale de *La Revue du monde noir* en 1992 et les travaux des historiens dans les années suivantes. Désormais, une école à Malakoff, une place à Fort-de-France, un jardin et une promenade dans Paris, ou encore une allée à Clamart, portent son nom. Des associations militent pour sa panthéonisation.

Béatrice Bouniol

(1) Notamment Pascal Blanchard qui, avec plusieurs auteurs, lui a redonné toute sa place dans l'histoire de France, dans *Le Paris noir* (Hazan, 2001) et *La France noire* (La Découverte, 2012). (2) Fiertés de femme noire. Entretiens/Mémoires de Paulette Nardal de Philippe Grollemund, L'Harmattan, 2018.

Suite du dossier page 4.

●●● dans lequel il dénonce le fait colonial. Dans *L'Opinion*, Jacques Boulenger éructe contre ce « *génie pour les nègres de l'Oubangui* ».

La jeune Antillaise, elle, dévore *Batouala* comme elle admire Joséphine Baker qui triomphe au Théâtre des Champs-Élysées avec la fameuse « *danse sauvage* » et *La Revue nègre* en 1925. Rue Blomet, dans le 15^e arrondissement, elle fréquente assidûment le mythique Bal nègre, croisement des mondes et des cultures noires, où se presse le tout-Paris. La cantatrice Marian Anderson et les negro spirituals deviennent ses passions. « *Nous avons été élevés dans l'admiration de toutes les œuvres produites par les Occidentaux. Ce qui nous ramenait à presque rien. Inutile de vous dire à quel point j'ai été heureuse et fière de voir comment les Occi-*

dentaux, les Parisiens, les Français pouvaient vibrer devant ces productions noires. »

Paulette reste rétive à tout engagement politique explicite, aux mouvements anticoloniaux qui fourmillent alors dans la capitale, à l'indépendance des Antilles, au communisme. Avec sa sœur, c'est un salon artistique et littéraire qu'elle crée à Clamart. Et très vite, il devient un haut lieu de la « *pensée noire* ». Au 7 rue Hébert, on débat en français et en anglais, affranchi par les vins fins ou les notes du quintette des Fisk Jubilee Singers. Écrivains et artistes antillais, africains et américains, toute l'intelligentsia noire, installée ou de passage, s'y rencontre. On croise là Aimé et Suzanne Césaire et le jeune Senghor. Le philosophe américain Alain Locke aussi, vieux

Pap Ndiaye à la tête du Musée de l'histoire de l'immigration

L'historien Pap Ndiaye est nommé directeur général du Musée national de l'histoire de l'immigration. Spécialiste de l'histoire sociale des États-Unis et de ses minorités, il s'intéresse aussi à l'histoire et la sociologie des populations noires en France. Enseignant en France et aux États-Unis, il est notamment l'auteur de *Obama dans l'Amérique noire* (Calmann-Lévy, 2012) et *La Condition noire. Essai sur une minorité française* (Gallimard, 2008). Il travaille actuellement à une histoire mondiale des droits civiques au XX^e siècle. Conseiller scientifique de l'exposition « Le Modèle noir » au Musée d'Orsay, il vient de rendre un rapport sur la diversité à l'Opéra de Paris. [sur la-croix.com](http://la-croix.com) Lire le portrait complet



Mehdi Fedouach/AFP